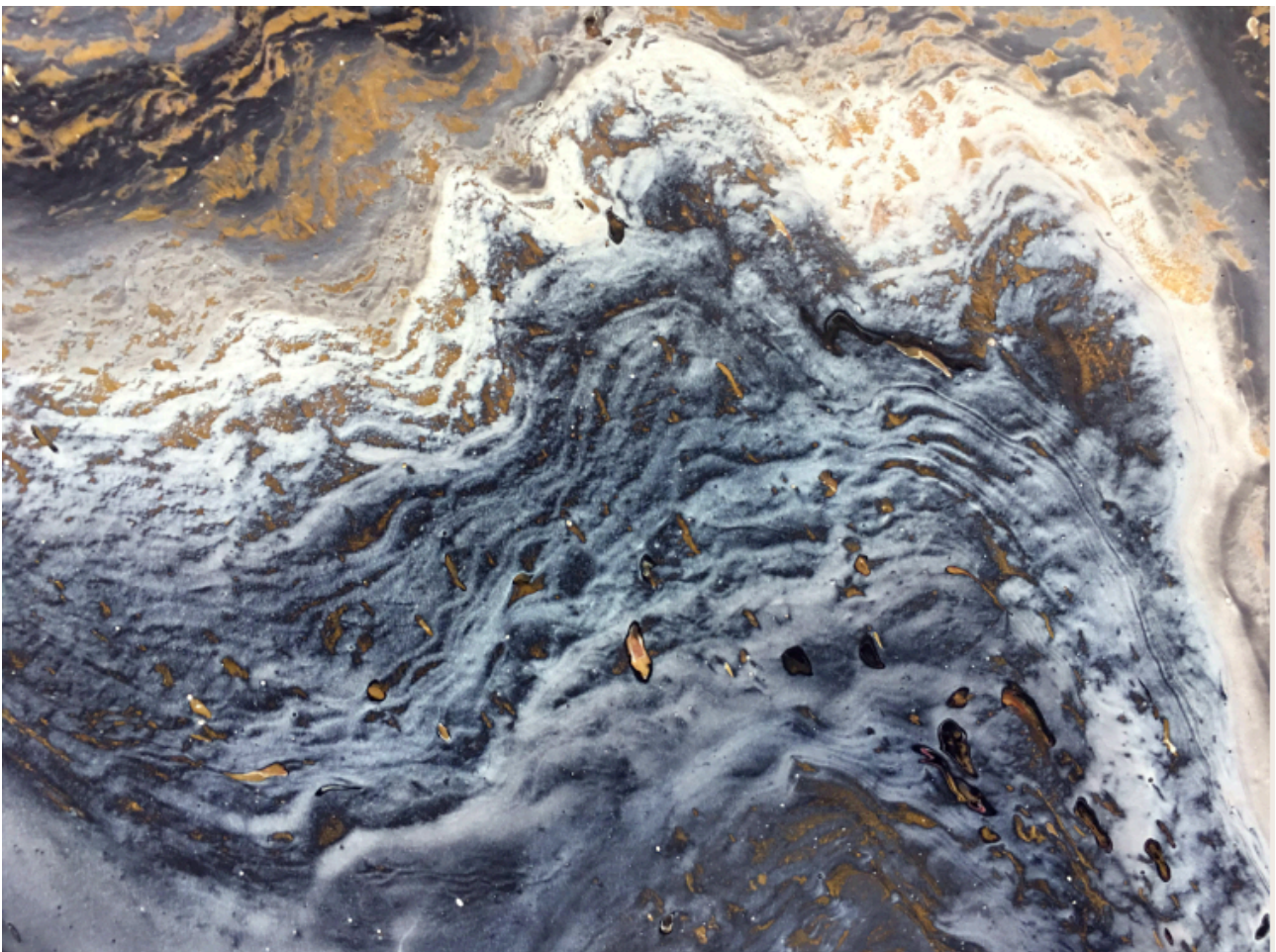


Mémoire
Clémentine Le Bas
2021

*COMMENT
S'EN SORTIR
SANS SORTIR*



L'essentiel n'est pas apparent

Claude Régy



Dans chaque instant de notre vie il y a un dragon à affronter et une princesse à sauver – et souvent les deux ne sont qu'une seule et même personne.

Le miroir marque toujours le lieu de l'élection initiatique. Il nous rappelle que nous ne sommes pas seuls à regarder le monde ; le monde aussi nous regarde dans les yeux.

Nous attendons quelque chose de lui. Lui, en retour, attend quelque chose de nous.

Pour cela, il faut que nous le mettions en pièces. Le monde ne commence à nous reconnaître que lorsque nous sommes brisés : le cœur en miettes, l'âme mille fois pressée et compressée, des larmes plein le visage.

Le monde ne nous aime que brisés, l'os à découvert, la chair brûlante.

Mais réciproquement nous ne commençons à comprendre le monde que lorsque nous le découvrons par morceaux : fragments, éclats épars comme des poèmes – avec leurs mots jetés sur le hasard de la page.

Même le monde, même les anges ont le cœur brisé. C'est pour ça que nous pouvons communiquer avec eux. Nous sommes tous également brisés – et c'est à partir de ce point que nous pouvons commencer à nous parler, nous comprendre, nous aimer.





Nous ne serons pas solides. Nous nous défilerons.
Nous ne serons pas purs. Nous nous faulillerons.
Nous ne serons ni braves, ni droits.
Nous ne serons pas des héros.
Nous ne serons pas conquérants.
Du bois tordu qui fait l'humanité, nous ne chercherons pas à faire de l'acier.
Nous oublierons. Nous pardonnerons.
Nous serons les faibles, et les doux.
Nous n'aurons ni drapeau, ni territoire.
Nous sommes les vaincus. Et nous sommes des milliers.
Nous cherchons...
un **passage**



Je cherche *passage*.
Je cherche le chemin.
Nous, cherchons *passage*.
Nous, cherchons un chemin.

Ma carte, pour trouver ce sentier, ce sont les textes.
Des textes, des écrits, des mots, des paroles, des pensées de gens, d'auteurices
de théâtre et de littérature, des psychanalystes, des philosophes, des
poètes.esses, des metteurs.euses en scène, des écrivain.e.s, des réalisateurices et
leurs fictions...

Pour trouver *passage*, pour trouver chemin, j'arpente ces textes.

Je suis partie à leur recherche.

Je les ai fouillés, fouinés, dégotés, de la même manière que l'on dégoté une trouvaille en friperie, en brocante.

J'ai suivi leurs traces.

Leurs traces, leur écume, leur empreinte, leur indice.

Et je suis allée à leur rencontre.

Je me suis remise à lire. Car en réalité, je n'ai jamais, jusqu'à il y a peu de temps, réellement aimé lire.

J'ai repensé que quand j'étais petite, j'étais fascinée par les livres mais d'une façon très particulière. J'aimais en avoir, qu'on m'en offre, les ranger dans ma bibliothèque, qu'elle grandisse de plus en plus. Mais je ne les lisais pratiquement jamais. De tous les livres de ma bibliothèque d'enfance j'en ai lu extrêmement peu. Alors que j'en ai quand même beaucoup...

Je ne sais pas ce qui opérait chez moi pour que cet objet soit aussi précieux pour moi, mais que je ne le lise jamais. J'étais plus comme une bibliothécaire, une collectionneuse en réalité. D'ailleurs, je voulais être bibliothécaire quand j'étais petite. Ou pharmacienne!

Je me souviens que je n'aimais pas trop lire car pour moi la lecture s'apparentait à du travail. Ça la liait à une contrainte, à du scolaire. J'avais du mal à y trouver du plaisir. J'étais une enfant assez active, et j'aimais beaucoup plus découvrir le monde par mon corps, par le fait de jouer avec mon frère et ma soeur, que par la lecture. J'étais très exigeante avec moi-même aussi, c'était important que je comprenne bien chaque mot, le fil de l'histoire, du coup je relisais plusieurs fois un même passage, c'était difficile un peu. Ça me coûtait beaucoup en fait.

Mais j'aimais qu'on me lise des histoires avant de dormir, ça oui!

Et puis,

on grandit, on vieillit, on traverse la vie. On y fait notre petit bout de chemin et il s'y passe des choses. Et alors la lecture a retrouvée une place chez moi.

Bien que ça reste un événement particulier, un évènement en soi. Qui n'est pas quotidien. Je ne suis pas trop le genre de personne qui peut lire dans le bus, entre deux arrêts de métro ou deux rendez-vous. J'ai besoin d'avoir du temps devant moi et de pouvoir vraiment consacrer ce temps à cela.

Je ne peux pas lire dans mon lit, dès que je suis couchée c'est plus fort que moi, ça me donne envie de dormir, à n'importe quel moment de la journée. Et j'ai du mal à trouver une position dans laquelle je sois bien pour lire allongée. Très bizarre.

Alors je lis sur mon bureau, assise.

Là je me sens bien, je me sens en capacité de recevoir.

Prête pour les signes.

Ouverte et poreuse à ce que cet objet va m'apporter.

Je m'y plonge. Je pars à la rencontre, à la quête de ces textes qui y sont contenus et qui à leur découverte provoque quelque chose dans mon corps. Dans mon corps le plus interne.

Et quand j'en trouvais un au beau milieu d'un livre, au beau milieu de la matière, au beau milieu de la pensée d'un corps, c'était tel un trésor dont je suivais les pas depuis longtemps.

C'était un cadeau.

Un pur « boum ».

Un cadeau parce que ce texte m'apportait quelque chose.

Il m'apportait compréhension. Compréhension du monde.

M'apportait réparation aussi quelque part.

Mais surtout, m'apportait un lien.

Ce texte me permettait de me relier.

Un lien, parce que je passais du « je » au « nous ».

Et qu'il n'y a rien de plus beau.

Du « je » au « nous »

Du « je » au « nous »

Du « je » au « nous »

Du « jeu » au « nous »

Du « jeu » au « nous »

Du « jeu » au « nous »

Le théâtre, le jeu, comme *passage*, comme *lien*.

Du « je » au « nous »

Du « je » au « nous »

Du « jeu » au « nous »

Du « jeu » au « nous »

« Je » au « nous »

« Jeu » au « nous »

« Jeu » au « nous »

Je nous

Je nous

Je nous

Jeu nous

Jeu nous

Jeu nous
Ge nous
Ge nou
Genou
Genou
Genoux

Le corps, le nous, nos corps.

Après avoir suivi les graines du petit poucet pour trouver ces textes, je les ai récoltés, je les ai collectés, je les ai lus, et relus, je les ai reliés les uns aux autres, entremêlés, afin de créer un seul et même texte, un seul déroulé de pensée nourrit et créée grâce à ceux de plein de gens. Comme un nuage de poésie.

Du « nous » au « je ». Parce que dans le « nous » il y a pleins de différents « je », parce que dans le « je » il y a plein de différents « nous ». C'est toute la puissance.

Parce que c'est ça qu'on cherche putain. Se relier. Créer du lien. Se maintenir, se comprendre, se tenir les uns les autres pour continuer à avancer sur *le chemin*.

Un « boum » parce que j'étais en quête. Parce que je suis en quête.

En quête de ces mots qui me relient. Qui me relient à quelque chose. À eux, au monde, aux gens, qui me raccrochent au chemin, qui me permettent de continuer d'y avancer, qui me permettent tout en marchant sur le sentier de me souvenir, de revoir ce qu'il y a derrière moi, mes pas lointains sur le chemin et de leur apporter signification, acceptation et réparation, parce qu'unis à quelque chose.

En quête de sens.

Ces textes, ces mots m'expliquent ce que je ne m'explique pas. Ce que j'ai tant de mal à m'expliquer, à expliquer et à comprendre.

Ils viennent poser quelque chose de limpide sur ce que je sens, ressens, mais ne peut expliquer, ne peut mettre/poser des mots dessus.

Ils m'apportent un sens.

Je crois qu'il y a chez moi un vrai échec de la parole.

Je parle peu, j'extériorise peu. Ça se passe ailleurs. Pour le meilleur et pour le pire.

Pour le meilleur, parce que je crois sincèrement qu'il y a des choses qui ne peuvent pas être expliquées et qui ne doivent pas l'être. Elles empruntent un autre

passage. Passage qui a toute sa force et sa puissance comme tel, et qu'il ne faut surtout pas venir dénaturer sinon quelque chose s'y perdrait et mourrait.

Et pour le pire, car moins on parle, moins la parole existe, plus la parole vient se réfugier ailleurs, dans des endroits qui ne sont pas faits pour elle et qui vient endommager des endroits sensibles, des endroits du corps.

Le silence est une pure force, mais c'est aussi un refuge, une échappée, qui n'est pas toujours la bonne porte à emprunter.

Échec de la parole aussi dans ce gouffre de « mettre des mots sur ».

Porter sens, explication, que moi seule ait beaucoup de mal à faire.

Les autres m'aident à dire.

J'ai beaucoup de mal à expliquer clairement, à être claire et concise.

Parce que je crois que j'emprunte un autre passage. Un passage lié aux sensations, aux intuitions, à quelque chose d'autre.

Mais je cherche toujours des écrits, des paroles, des phrases dans des films, des personnes qui arrivent à dire pour moi, ce qui est de moi indicible.

Je crois que je suis un peu fascinée par les mots parce que ce n'est pas un chemin naturel chez moi.

Pour moi, les mots possèdent en eux de grandes dualités.

Ils portent à eux seuls un sens, parfois plusieurs, ils ne disent parfois également pas totalement la même chose s'ils sont isolés ou reliés à d'autres. Ce sens, que possède ce mot nous permet de nous mettre en lien les uns les autres car il y a une compréhension commune autour de ce mot. Cependant ce mot est aussi plus complexe que cela, il crée des nuances, des vagues, de fines complexités, quelque chose qui touche à la finesse de chacun, car suivant notre passé, notre présent, notre vie et notre histoire, il n'est pas chargé de la même signification pour tout le monde. Ce mot raconte des histoires différentes à chacun. Je trouve ça magnifique, et ça me fascine.

Je trouve vertigineux l'effet qu'un mot, qu'une parole peut avoir sur quelqu'un. Sur quelqu'un, et sur nous-même. Comme à lui seul, comme à elle seule, ce mot, cette parole ouvre des champs sensibles qui viennent percuter quelque chose au plus profond de nos corps. Et de l'intime, inexpliqué, sublime, sublime car inexpliqué, apparaît.

Quand l'émotion se mêle à la parole, il y a quelque chose qui nous submerge, nous empêche, nous révèle.

C'est à la fois magnifique et dangereux. Car un dévoilement s'opère...

Dualités aussi parce qu'un mot possède une énorme puissance, une énorme force, c'est une arme, c'est un énorme danger aussi, mais aussi, comme un mot peut être complètement vain, beaucoup plus faible qu'une réalité, ne pas pouvoir rendre compte de quelque chose de réel.

La parole ne peut pas rivaliser avec le réel.

Les mots sont pauvres à côté de ce qu'on vit.

À côté de ce qu'on vit dans notre corps, à côté de nos sensations internes, physiques et émotionnelles, viscérales, intra-organes, organiques. Spectaculaires. C'est tellement réel, tellement senti, tellement **vrai**, que les mots ne pourront jamais décrire, expliquer, rendre concret ce que nous sentons et vivons, parce que ça ne l'est pas, justement, concret.

Les mots sont pauvres à côté de ce **qu'est** la réalité.

À côté de ce qu'on sent, de cet état, de cette matière, de ce mouvement vivant. Ils ne pourront jamais restituer **à la hauteur** de ce que cette réalité est, cette vérité, et de ce que c'est de vivre et sentir cela.

Alors on cherche.

On cherche, on se bat avec les mots, on se bat avec le sens, avec les sens, avec la respiration, avec sa mâchoire, avec son corps pour pouvoir le parler et restituer d'une manière ou d'une autre, comme on le peut, un tant soit peu ce qu'il se passe.

Ce flux à l'intérieur de nous nous traverser.

Alors nous cherchons passage...

Et parfois, cette chose, ce flux, apparaît malgré nous, à travers les textes d'autres. Il y a quelque chose de nous qui se révèle. Sans qu'on ait de contrôle dessus. L'actrice, une personne, dit, transmet un texte qui n'est pas d'elle, et elle apparaît. Dans toute l'authenticité de son être. Et je trouve cela sublime. C'est quelque chose qui me transperce au théâtre comme au cinéma. Les secrets se manifestent.

Parce qu'il y a quelque chose de l'ordre de la réalité qui apparaît. De l'ordre de la vie.

Et je crois que c'est cela, pour moi, le jeu.

Je me sens un peu collectionneuse parfois, sans en être réellement consciente, ni réellement m'en servir.

Je collectionne les mots, les textes, les paroles, les voix dans les films...

J'enregistre par dictaphone des moments quand je regarde un film, une série, un documentaire... Je fais souvent « pause » pour revenir plusieurs secondes en arrière et pouvoir enregistrer ce qui m'a saisie. Certaines fois simplement aussi pour juste revoir le moment, le revivre, être à nouveau traversée par ce que l'actrice a fait, par ce qu'il s'est passé. Quand je regardais des films avec des gens ils détestaient que je fasse ça alors j'ai arrêté de le faire quand je suis accompagnée. Ce qui fait du coup que je regarde beaucoup de films seule!

J'ai un petit carnet où j'écris que des mots ou des petites phrases que je lis et trouvent à différents endroits. Je souligne des mots, des phrases dès que je lis un livre. C'est vraiment un besoin, j'ai beaucoup de mal à lire quelque chose sans souligner. Comme si il fallait que j'en tire une trace, que j'y laisse une trace. Comme des indices, des petits cailloux sur un chemin pour ne pas les perdre à jamais.

J'écris aussi beaucoup sur des carnets ce que les gens qui viennent nous rencontrer, ici à l'école, disent. Je chope les tournures de phrases, les choses qui donne sens pour moi et je les couchent direct sur le papier. C'est hyper important pour moi, c'est comme un trésor. Mais je relis ou ré-écoute tout cela très très rarement étonnamment. Très étrangement. L'important c'est que ce soit là, quelque part. Que je sache que ça soit là, et que je les ai ancré quelque part. Simplement. Des fois quand j'y pense je me dis que ça n'a aucun sens, de ne jamais y retourner.

Mais moi, je n'écris jamais. Je n'ai jamais réellement eu de « journal intime » même enfant. Je ne m'enregistre jamais. Je ne parle presque jamais.

C'est qu'on ne trouve pas toujours des mots à mettre sur le blocage des corps et la blessure de l'âme. Même quand ces mots existent, il faut trouver le geste de se les donner, il faut pouvoir les rencontrer au moment même où un autre vous les donne.

Le corps et sa danse, Daniel Sibony



Maximilian Rupp

Nous voilà, embarrassés de nos corps comme de grands adolescents, embarrassés aussi de la morphologie hybride que nous formons , avec son filet de regards et ses silences empruntés, sa tête contrariée et fortement contradictoire. Nous voilà, avec pour toute tentative nos mouvements à étouffer dans l'oeuf, et nos yeux pour photographier tout ce qui nous entoure en nous disant que c'est utile, que c'est ce qu'il faut faire et rien d'autre, et rien de plus. Nous voilà, animal aux coeurs multiples, aux battements cacophoniques, aux pulsions ravalées, aux pensées embrouillées, aux mots avortés, nous voilà prenant vaguement conscience de nous, souriant vaguement quand nos regards se croisent. Animal en danger, mais animal en vie, nous fabriquons quelque chose au coeur de notre déception: nous nous fabriquons une histoire. Nous fabriquons l'idée d'un geste. Nous inventons une avancée, une traversée, un passage, un chemin. Une marée méritoire.

Nous savons le danger de la stagnation. Nous savons comme est périlleuse la moindre interrogation quand elle vient au mauvais moment, quand elle vient gripper le moteur. LAISSE-MOI TE FAIRE UNE PROMESSE. Nous savons comme il nous faudra en toute hâte nous raccrocher à d'autres plans, justifier les hésitations, en trouver les raisons vitales et retrouver le geste qui avance. S'il le faut, nous ferons appel aux livres. S'il le faut, nous nous reformerons une philosophie. LAISSE-MOI TE PARLER AU FUTUR. AU MOINS LAISSE-MOI TE PARLER.

*Nous les vagues,
Mariette Navarro*

Nous ne serons pas solides. Nous nous défilerons.
Nous ne serons pas purs. Nous nous faulillerons.
Nous ne serons ni braves, ni droits.
Nous ne serons pas des héros.
Nous ne serons pas conquérants.
Du bois tordu qui fait l'humanité, nous ne chercherons pas à
faire de l'acier.
Nous oublierons. Nous pardonnerons.
Nous serons les faibles, et les doux.
Nous n'aurons ni drapeau, ni territoire.
Nous sommes les vaincus. Et nous sommes des milliers.
Nous cherchons...
un *passage*

Les milliers de pas des *passages* dans le temps.

Les histoires sont ici,
les histoires sont nous,
et nos peurs
et notre espoir
est ancien
comme le langage du sang,
le langage de l'amour languissant.

Ce que l'on ressent dans la foule, mais lorsqu'elle reste libre d'elle-même et pour ainsi
dire sans emploi, écoulant ses grains un à un sans les attacher en collier, sans les
rassembler autour d'un nom. Non pas le collectif mais au contraire l'étendu, non pas la
communauté, telle communauté, mais le passage dans le temps, les milliers de pas des
passages dans le temps. Aucun liant, aucun signifiant, mais le jeu à la fois souverain et
désespéré d'une disjonction sans conflits.

Des vies autant qu'il en fut et qu'il en sera, chacune ayant son gramme à poser sur la
balance où toujours pour finir un poids plus fort lui sera opposé, l'éjectant: c'est tout cela,
ce sont tous ces récits en souffrance que le pluriel des vies suscite ou présage - quelque
chose qui n'a pas la dignité de l'être mais qui y est pourtant immergé, quelque chose
comme un point secret et retranché qu'aucun curriculum vitae ni même qu'aucune
biographie ne rejoignent, le bruissement sans contours de chacun des instants d'une
existence et le contour formé par la suite finie de ces instants, ce que l'on a voulu savoir,
ce que l'on a laissé partir, ce que l'on a formé, et perdu, sans savoir, vraiment sans savoir,
comme on a pu.

Comment expliquer ce que nous avons fait de nous,
La façon dont, en deux, nous nous brisons,
La façon dont nous compliquons ce nous?

Nous sommes pourtant toujours mythiques.
Coincés pour toujours entre le pitoyable et l'héroïque.
Nous sommes encore divins ;



c'est ce qui nous rend si monstrueux.
Ce que nous avons ici est une toute nouvelle palette de mythes.
Oui -
nos couleurs sont passées et grises
mais nos batailles se jouent malgré tout.
Nous sommes parfaits de nos imperfections.
Nous devons garder espoir ;

L'espoir a des limites, comme la patience
L'espoir est délicatement patient, il est
le frère bien élevé de la passion ; il est stupidement
faux,
puisqu'il se ment à lui-même : il voit là où il n'y a pas
de quoi
Quand la passion n'est pas consommée, elle se déforme
et prend des allures
d'espoir
Qui vit avec l'espoir vit avec un cancer
La passion et l'unique chose à laquelle je dois ma vie
Je la lui dois
Je la lui offre
Délicatement
Sereinement

Nous devons rester patients -

Nous ne sommes pas des barbares, et aucun de nous n'est coupable ;
Dans nos crises de désespoir nous avons peut-être constaté que nous ne sommes pas du
tout désespérés.
Désespérés, nous serions morts.
On ne peut pas renoncer ;
Ne jouons donc pas les solitaires intempestifs :
Car si nous continuons à avoir de l'inclination pour nous-mêmes,
Ne voyons-nous pas dans l'abandon où nous sommes une lueur des dieux?

La conviction est une main bien lourde à tenir,
saisissons-la, sandales ailées déchirant le bitume -
car lorsqu'ils déterrèrent le jour présent
ils nous trouveront nous : les nouveaux anciens.
Nous sommes anciens, nouveaux, basiques et bien loin
de nous réduire à néant ; nous devons reconnaître que
nous sommes quelque chose.
Nous cherchons...

Nous cherchons...

Nous cherchons

Nous cherchons

Nous cherchons

un passage

Un passage

Un passage

Un passage

Un passage

Un passage

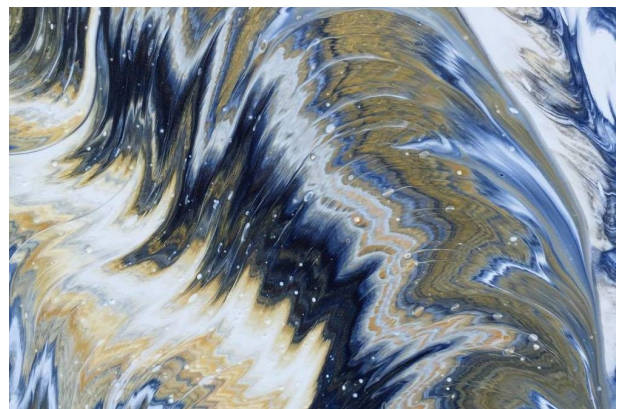
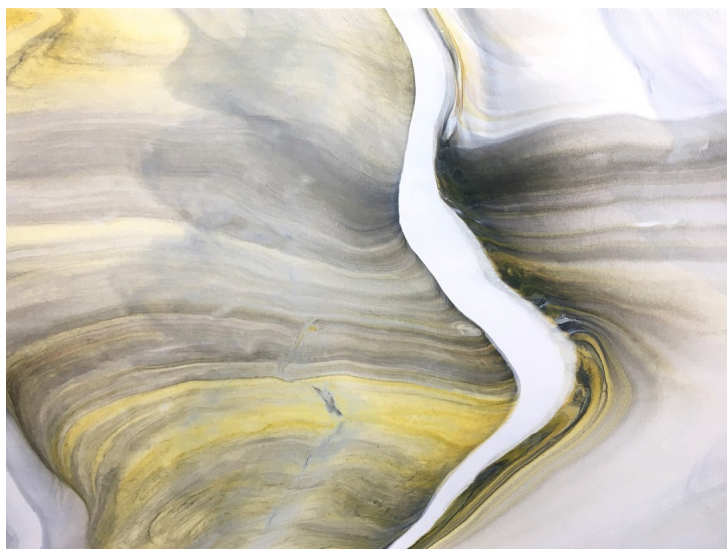
Un passage

Un passage

Un passage

Un passage

Un passage



Passage

Passé

Passif

Passoire

Pastoral

Parloir

Parole

Parole

Parole

La parole ouvre un passage.

La parole avance dans le noir. L'espace ne s'étend pas mais s'entend. Par la parole, la matière est ouverte, percée de mots; le réel s'y déplie. L'espace n'est pas le lieu des corps; il n'est d'aucun soutien pour nous. Le langage le porte maintenant *devant nous et en nous*, visible et offert, tendu, présenté, ouvert par le drame du temps où nous sommes avec lui suspendus.

Le plus beau du langage c'est que nous *passons* avec.

Lorsque nous parlons, au fond des paroles, il y a un son caché et une présence invisible, un fragment, l'échange et le *passage* de l'un à l'autre d'une part de nuit dans le moindre mot.

De l'un à l'autre, elle est *notre passage* par l'intérieur des mots, notre voyage, notre ouverture et la façon que nous avons de passer avec eux. Toute parole que nous échangeons transmet avec elle le secret de ce *passage* par la *parole*. Il y a un *passage* secret *entre nous* dans l'échange parlé. Nous ne sommes pas des bêtes qui s'expriment, mais des animaux que la parole porte ailleurs.

Par la parole, la délivrance.

Le langage est une *trajectoire*, c'est le chemin de notre départ d'ici.

Passe par les villages, je te suis.

Les mots précèdent les choses; au commencement il y a leur appel. Au commencement, ça n'est pas l'être qui est, mais l'appel. L'être lui-même n'a jamais été que la première des choses appelées.

Il y a un appel dans la parole humaine et une attente dans la pensée. Tout ce dont nous disons le nom *manque*. Penser, parler, n'est pas émettre des idées, les enchaîner, les dérouler - mais conduire toute la parole jusqu'au seuil et jusqu'à l'envers des mots.

Il y a une pensée sous la pensée qui dit toujours: « Va jusqu'où les mots rebrousse chemin. »

Aller à la lisière, franchir une rive, passer d'une rive, d'un seuil à l'autre, prendre le *passage*, c'est le mouvement respiratoire profond, le pas, la marche, l'élan de notre esprit qui est *esprit de traversée*.

Un *passage* parlé

Passe par les villages je te suis.

Chaque terrien d'ici le sait bien, qu'il n'est pas fait que de terre. Et s'il le sait, c'est parce qu'il parle. Nous le savons tous très bien, tout au fond, que l'intérieur est le lieu non du mien, non du moi, mais d'un *passage*, d'une brèche par où nous saisit un souffle étranger. À l'intérieur de nous, au plus profond de nous, est une voie grande ouverte : nous sommes pour ainsi dire *troués*, à jour, à ciel ouvert. Nous le savons tous très bien, *tout au fond*, que la parole existe en nous, hors de tout échange, hors des choses, et même hors de nous.

Si la parole vient briser ce qui était devant nous, si elle frappe le monde extérieur comme un fouet, ce n'est pas simplement, naturellement - comme une arme, un outil -, mais après s'être renversée et retournée contre elle-même en suivant son chemin négatif.

La parole est le *lien* qui délivre.

Les mots cherchent la pensée qui les défait ; la pensée se délivre par les mots qu'elle capture: entre les mots et la parole et la pensée, il y a un combat, une lutte depuis toujours qui ne s'arrête pas.

Une lutte.

Une quête.

Jouer le jeu. Menacer le travail encore plus. Ne pas être le personnage principal. Chercher la confrontation. Mais ne pas avoir d'intention. Éviter les arrière-pensées. Ne rien taire. Être douce et forte.

Ne rien taire. Être douce et forte.

Être maline, intervenir et mépriser la victoire. Ne pas observer, ne pas examiner, mais rester prête pour les signes, vigilante.

Être ébranlable.

Dans toute parole, on entend cet enchaînement et ce déchaînement qui est notre délivrance par les mots.

Est-ce que la chaleur revient? Est-ce que l'on combat à froid? Combat-on?

Faut-il combattre? Pourquoi avons-nous cessé de combattre?

Nous sommes-nous résignés? Sommes-nous morts de froid? Pourquoi n'écrivons-nous pas comme avant? Pourquoi n'écrivons-nous plus de belles histoires? A-t-on froid? Fait-il si froid? Combattons-nous le froid? Va-t-on périr? Sommes-nous? Sommes-nous en train? Combien de temps cela va-t-il durer? Pourquoi n'écrivons-nous pas des histoires d'amour comme avant? Qu'avons-nous vu? Qu'avons-nous compris? Qu'avons nous vu de si effrayant? Pourquoi on écrit plus d'histoire depuis des années? N'y a-t-il plus d'histoire? Ne peut-on plus rien raconter? Pourquoi n'y a-t-il plus de centre? Pourquoi il n'y a rien au centre?

Dans quel sens C'EST DANS QUEL SENS? serais-je? seras-tu? pourrais-je? pourras-tu?

Pourrons-nous? Pouvons-nous? Essayerons-nous? Nous mouillerons nous? Tenterons-

nous? Amorcerons-nous? Aventurerons-nous? Arriverons-nous? Éprouverons-nous?

Parlerons-nous? Diront nous? Communiqueront-nous?

Est

Est-ce

Est-ce

Est-ce plausible

Est-ce possible

Est-ce possible

Est-ce possible potentiellement

Est-ce possible potentiellement

Est-ce possible, potentiellement possible?

Est-ce possible, potentiellement possible?

Possible

Possible

Possible

Plausible

Plausible

Sible

Sible

Sible

Cible

Cible

Cible

L'impensable l'impossible possible

Je pense que les femmes qui ne veulent pas cesser d'être des filles perdent l'enfance

Je pense que les femmes qui perdent l'enfance perdent leur coeur

Je pense que les hommes donnent même quand ils ne veulent pas

Je pense que les femmes ne donnent pas quand on croit qu'elles donnent

Je pense que donner est tout

Je pense qu'aimer sauve

Je pense qu'une femme m'a sauvé la vie sans le savoir avec ses dessins

Je pense que les femmes m'émeuvent à pleurer

Je pense à la laisse des larmes

Je pense que de la douleur à la douceur / c

Je pense que savoir n'est pas suffisant

Je pense que les photographies et ceux qui les regardent ne savent pas

Je pense que la laisse sait et le ventre sait

Je pense que les images qui savent ne se montrent pas

Je pense que les images qui savent sont noires

Je pense que les images sont gravées en moi

Je pense que si je laisse les images noires dans le noir c'est moi que je laisse

Je pense que si je laisse les blessures noires dans le noir c'est moi que je laisse

Je pense que si je laisse les mots noirs dans le noir c'est moi que je laisse

Je pense que je m'arrête au bord

Je m'arrête au bord

Au bord

Au bord

Je pense que c'est un vertige

Vertige

Vertige

J'emmène avec moi la soldate du cauchemar en cas de besoin de réalité

J'emmène le ventre et la bouche et les mots qui en sortent

Se souvenir de la zone sensible la zone frontière

Le passage

Où le plaisir sombre dans la douleur où la douleur est du plaisir

La zone au bord à l'abri

Au bord

Au bord

Plausible

Possible

Est-ce possible, potentiellement possible?

Est-ce possible potentiellement.

Est-ce possible

Est-ce plausible

Est-ce

Est-ce

Est

Dans quel sens C'EST DANS QUEL SENS?

C'est dans quel sens?

Parler, ce n'est pas avoir quelque chose à dire.

Parler, ce n'est pas savoir s'exprimer.

Parler, ce n'est pas avoir quelque chose à dire et savoir s'exprimer.

Mais c'est attendre aussi la parole.

La parole est toujours comme une danse d'attente qui attendrait la parole.

Danse d'attente.

Pourquoi n'arrivons-nous pas à exprimer? À dire? Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous exprimer? À dire? Pourquoi la parole est-elle si dure? Pourquoi nous fuit-elle? Pourquoi me fuit-elle? Pourquoi la fuit-on? Pourquoi est-ce que je la fuis? Pourquoi est-elle parfois cruelle, et parfois si faible?

La parole est en-deçà.

La parole ne peut pas rivaliser avec le réel.

La parole est pauvre, orpheline à côté d'un ressenti.

La parole ne pourra jamais égaler une émotion.

Pourquoi est-ce si dur d'expliquer, de décrire, ce que l'on sent?

Pourquoi la chose s'appauvrit au contact de la parole?

Parce que c'est incomparable.

Le corps l'emporte sur les mots. La chair l'emporte sur la voix.

Échec de la parole.

Dans cette lutte.

Cette lutte.

Cette quête.

D'un passage pour se sortir d'ici et d'un passage pour arriver à transmettre, à partager, à être ensemble.

Glissement vers l'autre et questionnement du désir à la source de toute révolution. Pour qu'à nouveau de l'autre surgisse de l'inédit, de l'inespéré.

Pourquoi avons-nous autant de mal à communiquer? À se comprendre, à être ensemble? Toute discussion est un malentendu. Un malentendu productif. Les malentendus sont aussi des façons de communiquer. Et pourtant, ensemble, on fait des choses, nous faisons des choses.

Quand on rencontre LA personne, c'est quelqu'un qui va nous révéler à ce que nous sommes vraiment, et qui est ce dont nous avons le plus peur.

L'amour, c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas quelque chose que l'on n'a pas.

« J'ai pris feu dans ta paix »

Il faut aimer dans la vie, beaucoup. Ne jamais avoir peur de trop aimer. C'est ça, le courage. N'être jamais égoïste avec son coeur. S'il est rempli d'amour, alors il faut le montrer. Le sortir de soi et le montrer au monde. Il n'y a pas assez de coeurs courageux. Il n'y a pas assez de coeurs en dehors...

Pourquoi attendons nous la parole? Pourquoi a-t-on besoin d'elle malgré tout?

Danse d'attente qui attendrait la parole.

Non quelque chose qui émet, mais quelque chose qui reçoit.

La parole passe au-delà d'elle-même, vient de plus loin qu'elle même, va au-delà de ce qu'elle peut dire. Elle entend ce qu'elle ne sait pas; elle attend.

Nous parlons de ce qu'on ne peut nommer.

Très précisément chaque mot désigne l'inconnu. Ce que tu ne sais pas, dis-le. Ce que tu ne possèdes pas, donne-le.

Si tu ne peux le dire, donne-le.

Donne-le.

Donne-le.

Don

Don

Don

Dont

Dont

Dont

Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire.

Ce dont on ne peut, c'est cela.

Donne-le, transmet-le, fleuve-le, chemin-le, rivière-le, fuite-le, souffle-le, passe-le

Le génie du langage est dû à son insuffisance même.

La force du langage réside dans son infirmité: son incapacité à dire ce qu'il veut dire.

Il ne peut le dire qu'en le disant sans le dire : et c'est la poésie.

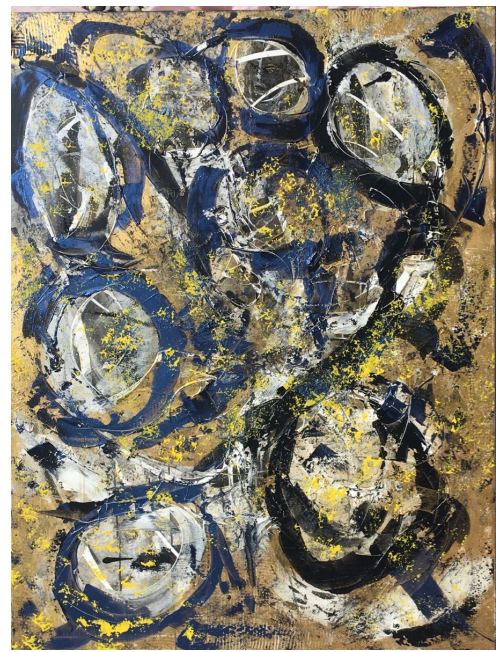
Et ce qui qui étant, qui est encore pire, ce qui empire encore plus le pis, le pire,
c'est qu'en expirant le corps secrète, il secrète le secret des mots et des mobiles, le
secret de sa mobilité.

Naître dans son propre tombeau sévit, vire et crève, c'est vivre la vie d'un
décapité qui rêve.

Tout état, tout, tout est à tout étage *âme, tout est à jamais corps*
coordonné, donné, ordonné dans un corps et une âme emmurés à jamais dans un tout
mou et muet, *noué, ficelé, scellé à jamais à la roue des torts, des tortures où tout*
est mutuellement mutilé, déterminé, terminé, miné, état, état établi et obstrué,
délimité, réglé, bouché et de toutes parts encerclé clef.



Ce dont on ne peut, c'est cela.



Si les mots nous mènent près de langage muet et meurent, ça ne veut pas du tout dire qu'il y ait échec de la parole, impuissance des mots, pas du tout : les mots simplement nous mènent au mystère et meurent, naturellement brûlés par notre souffle, dans la même combustion que nous et en *passant* avec nous. Ils meurent de nous dire *ce dont on ne peut parler*.

Eux seuls le disent, non le silence sans la voix.

Le silence le plus profond est une parole, de même que l'immobilité vraie est le mouvement.

Le silence le plus profond est une parole, de même que **l'immobilité vraie est le mouvement**.

Silence est parole.

La parole est une aile du silence.

Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots.

Les transformations silencieuses.

Je parcours aujourd'hui une étendue où le vacarme et le silence s'entrechoquent -centre choc- où le poème prend la forme de l'onde qui l'a mis en marche.

Écrire c'est aussi ne pas parler.

C'est se taire.

C'est hurler sans bruit.

Il n'y a personne auprès de qui

parler ne signifie pas

réduire

resserrer

diminuer

rabaisser

encercler

Il n'y a personne auprès de qui

parler ne signifie pas

circonscrire

rapetisser

resserrer

réduire au silence

Immobilité est mouvement.

Le mouvement est une aile de l'immobilité.

Les gestes servent à libérer une matière immobile qui est bien plus vaste que les gestes.

Les transformations immobiles.

Mouvement



Mouvement

Mouvement

- Qu'est-ce que c'est?
- C'est le mouvement.
- C'est le mouvement?
- C'est ainsi que se fait le mouvement. Ça, c'est son commencement, et ça, sa continuation.
- Maintenant, je suis tout juste au centre.
- Oui. Maintenant, tu es tout juste au centre.
- Je suis le centre.
- Oui, tu es le centre.
- Et qu'est-ce que je suis censée comprendre?
- Tu dois comprendre le principe fondamental.
- Et en quoi ça consiste?
- Il réside dans le mouvement.
- Et qu'est-ce que je suis censée comprendre?
- Tu dois comprendre comment le mouvement advient.
- À partir du centre?
- Oui, à partir du centre.
- C'est le mouvement, ça?
- Oui, c'est le mouvement.
- Mon Dieu, comme c'est beau.
- C'est parce que tu as traversé ton enfer.
- Mais je me sens si seule, maintenant. C'est comme durant mon enfance, quand j'étais petite j'avais l'impression que personne ne m'aimait, personne.
- Je t'aime.
- Vraiment?
- Je ne peux pas ne pas t'aimer. **L'amour est le principe fondamental du mouvement.**
- Je me sens tellement seule.
- Est-ce que je peux te prendre dans mes bras?
- Je suppose que oui.
- Voilà.
- Oh mon Dieu!

L'amour est le principe fondamental du mouvement car le mouvement ne peut exister que parce qu'il y a amour. Le mouvement a besoin d'amour pour pouvoir exister. La respiration est un mouvement. La respiration est une danse. Si on arrête d'inspirer et d'expirer, il n'y a plus de mouvement, il n'y a plus de vie. Le mouvement est l'essence même de la vie.

L'immobilité vraie est le mouvement, car l'immobilité vraie n'existe pas.

Un corps immobile n'est pas immobile. Car il respire.

La respiration est l'essence même du mouvement.

Il est très dur de faire émerger du mouvement s'il y a un manque quelque part. Une souffrance, quelle qu'elle soit. Un manque d'amour, d'appétance, n'importe quel manque.

Le mouvement demande une énergie, une intensité, une concentration des cellules, des muscles, du sang, une globalisation, un tout.

Le mouvement est un élan de vie.

Les mouvements des gens qui nous entourent produisent comme tout corps qui s'agite de la chaleur

c'est juste de la combustion

de la chimie

quand on disparaîtra les racines qui ont poussé

dans les corps de nos proches cesseront brusquement

de s'étendre et claquerons dans les corps

Des vies, donc, et telles ce que l'on voit ou croise au cours d'une vie, dans l'enclos sans bords d'une durée flexible et poignante. Les vies, toutes ces vies, le commun des vies singulières, la singularité des vies communes... Chacune organisée selon son territoire ou sa fuite, selon sa cadence et son pas, ou bien détruite, bridée, bornée, éconduite... Ce flux destinal que l'on perçoit dans une gare, sur un boulevard ou un quai de métro, le long d'une file d'attente - là où chacun est venu pour des raisons qui lui sont propres, prenant place dans le *mouvement* de son existence, que celui-ci soit déployé ou ployé, impétueux ou au contraire ralenti, presque éteint.

Et si la masse sans mesure de ce qui n'a pas été créé - jamais- agissait, de quelque façon, dans ce qui est créé, suscitait, là, un mouvement. Un mouvement d'une nature qui échappe à nos sens et dont, pourtant, on aurait une sorte de sensation dans une sphère hors de contrôle. Un mouvement de vie lié à la négation et qui serait inobservable. Il serait seulement pensé. Et il agirait.

Les mots viennent après. Après la certitude intime et bouleversante de l'évènement, après le réel, après la naissance, après la mort même, ils viennent se poser en décalé, toujours, ils tentent d'expliquer après-coup ce qui ne peut l'être, donner sens à ce qui donne juste le vertige, ils reformulent des souvenirs, leur impriment une tranquille assurance alors qu'ils sont aussi évanescents, troublants, inédits que les mots mêmes qui les retracent, tout est réinventé et c'est cela l'inouï. La première musique de notre avant naissance, personne n'en rendra la tonalité ni l'incroyable réserve d'émotion, la toute première empreinte vocale est inavouée, inavouable. Les mots enregistrent nos alibis, notre nécessité que cela soit ainsi, notre besoin de sens, de fidélité, de partage, notre croyance que l'on se parle la même langue, que les mots pourraient à eux seuls changer quelque chose et c'est vrai, si leur puissance est telle, c'est qu'elle est liée à cette émotion première, définitive qui les lient à notre **corps**. Notre corps pensant, **espérant**, nos corps éperdus et pleurant et **libres** aussi, parfois, des **mots**.
Corps, mots

Corps, mots
Corps, mots
Corps, mots
 Corps, mots
 Corps, mots
 Corps, mots
 Corps
 Corps, mots
 Corps, mots
 Corps, mots
Corps, mots
Corps, mots

Qu'est-ce que les mots nous disent à l'intérieur où ils résonnent? Qu'ils ne sont ni des instruments qui se troquent, ni des outils qu'on prend et qui se jettent, mais qu'ils ont leur mot à dire. Ils en savent sur le langage beaucoup plus que nous. Ils savent qu'ils sont échangés entre les hommes non comme des formules et des slogans mais comme des offrandes et des danses mystérieuses. Ils en savent plus que nous ; ils ont résonné bien avant nous ; ils s'appelaient les uns les autres bien avant que nous ne soyons là. Les mots pré-existent à notre naissance. Ils ont raisonné bien avant nous. Ni instruments, ni outils, les mots sont la vraie chair humaine et comme le corps de la pensée: **la parole nous est plus intérieure que tous nos organes de dedans. Les mots que nous disons sont plus à l'intérieur de nous que nous.** Les mots que je dis sont pus à l'intérieur de moi que moi. Notre chair physique c'est la terre, mais notre chair spirituelle c'est la parole ; elle est l'étoffe, la texture, la tessiture, le tissu, *la matière de notre esprit.*

Tout langage est à *l'invectif*. Il y a un appel, un coup porté par le moindre mot. Chaque mot divise un morceau du réel dans notre bouche. Ici est un lieu, dans notre bouche, où il y a écartèlement de la personne par l'espace et où nous écoutons apparaître le vide, l'espace venir battre. Il s'entend un souffle.

Le réel respire.

Dans la pensée, une source d'air est ouverte : apparaît de la naissance d'espace entre les mots. La langue est en *fugue, en fuite, en vrille, poursuivie, poursuivante, chassée et ouvrant*. C'est quelque chose qui creuse : une cavatine ; nous apparaît alors, étranger et devant nous, notre corps le plus proche : le langage. Notre chair mentale, notre sang.

Parler c'est faire l'expérience d'**entrer** et de **sortir** de la caverne du **corps** humain à chaque **respiration**: il s'ouvre des galeries, des *passages* non vus, des raccourcis oubliés, d'autres croisements; on avance en écartèlement; il faut traverser par des *chemins* incompatibles, les franchir d'un seul pas à l'envers et d'un souffle; on progresse en creusement antagoniste de l'esprit, en lutte ouverte.

En lutte.

En quête.

Jouer le jeu. Menacer le travail encore plus. Ne pas être le personnage principal. Chercher la confrontation. Mais ne pas avoir d'intention. Éviter les arrière-pensées. Ne rien taire. Être douce et forte. Être maline, intervenir et mépriser la victoire. Ne pas

observer, ne pas examiner, mais rester prête pour les signes, vigilante. Être ébranlable. Montrer ses yeux, entraîner les autres dans ce qui est profond, prendre soin de l'espace et considérer chacun dans son image. Ne décider qu'enthousiasmer. Échouer avec tranquillité. Surtout avoir du temps et faire des détours.

Faire des détours.

Des *détours*.

La parole se souvient, annonce et transmet ; elle nous *traverse et passe* par nous sans qu'on sache.

Les mots ne sont pas des objets manipulables, des cubes gagnables à empiler, mais des *trajets*, des souffles, des croisements d'apparences, des *directives*, des champs d'absence des cavernes et un théâtre de renversement : ils contredisent, ils chutent.

Le langage est une terre, un sol : ici sont des ondulations, là des traces, des failles ; ici des soulèvements, des entrailles, des plis ; là des effondrements, des gouffres ; ici des poussées. La langue est une matière innommable, invisible et très concrète, sédimentée.

Elle bat, elle ondule, va et vient.

On est dedans comme dans le théâtre de la matière universelle.

La langue bat.

La langue est dense.

La langue est danse.

La langue est corps.

Dense

Danse

Danse

Dense

Dense

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Corps

Et c'est le corps qui tient ce fragile équilibre entre l'angoisse et l'invention par le langage d'un chemin hors de l'angoisse. Un corps parfois drogué, hypnotisé (toujours un peu), en état de désir et d'alerte, épuisé souvent. Avec les addictions diverses qu'il faudra, à moins que ce ne soit cette fenêtre, le pan de mur d'une salle de répétition, le sol d'un plateau, telle lumière, telle sonorité de tel studio - , à chacun ses talismans pour ne pas disparaître, et tout perdre.

Devant nous, maintenu au loin sur scène par l'acteurice qui le porte, le langage est en nous maintenant comme un vide visible au milieu. Au plus intime de notre corps, le langage nous dit que notre corps n'était pas un espace pour nous. Voici le langage venu nous dire ça.

« Personne au centre du langage. Au centre du temps quelqu'un respire. Je suis respire au centre du mouvement. Dedans l'homme : le langage. Personne dans le langage. Le théâtre dit: *Voici au loin*. L'acteurice viens au secours de notre corps » disait Louis de Funès.



Je
Je
Je
Je te
Je te
Je te
Je te
Je te
Je te je
Je te je
Je te je
Je te je t
Je te je t
Je te je t
Je te je te
Je te jette
Je te jette
Je te jette
Je te jette
Je te je te
Je te je te
Je te je te
Je te je te
Je te je te
Je te
Je te « f »
Je te « f »
Je te fe
Je te fe
Je te flow
Je te flow
Je te flow
Je te flow
Flow
Flow
Flow
Flow
Le flow
Le flow
Le flow
Le flow je
Le flow je
Flow je
Flow je
Flow je te
Flow je te
Flow je te
Flow je te je
Flow je te je



Flow je te je
Te flow
Te flow
Te flow
Je te flow
Je te flow
Je te flow
Je te flo
Je te flo
Je te flo
Je t'éflo
T'éflo
Je t'éflore
Je t'éclore
Je t'éclore
Je t'éclore
Je te flore
Je te flore

je te flore /

Tu me
Tu me
Tu me
Tumeur
Tumeur
Tu meurs
Tu meurs
Tu me
Tu me
Tu me
Tu me failles
Tu me failles
Tu me failles
Tu me faux
Tu me faux
Tu me faux
Faux
Faux
Faux
Faux
Tu me failles
Tu me faux
Tu me faunes

tu me faune /

Je te flore
Tu me faune

Je te peau
Je te porte

Tu me silencieusement
Je te découvre je t'invente
Parfois tu te livres

Je te poète
Tu me danse
Je te particulier
Tu me perpendiculaire
Et soupente

Tu me visible
Tu me silhouette
Tu m'infiniment
Tu m'indivisible
Tu m'ironie

Je te fragile
Je t'ardente
Je te dispute
Je te phonétiquement
Tu me hiéroglyphe

Tu m'espace
Tu me cascade
Je te cascade
À mon tour mais toi

Tu me fluide

Tu m'étoile filante

Tu me volcanique

Nous nous pulvérisable

Nous nous scandaleusement

Jour et nuit

Nous nous aujourd'hui même

Tu me tangente

Je te concentrique

Tu me soluble

Tu m'insoluble

Tu m'asphyxiant

Et me libératrice

Tu me pulsatrice

Tu me frôles

Tu me vertige

Tu m'extase

Tu me passionnément

Tu m'absolu

Je t'absente

Tu m'absurde

Prendre corps

Je te délivre je te délire

Tu me délires et passionnes

Je t'épaule je te vertèbre je te cheville

Je te cils et pupilles

Et si je n'omoplate pas avant mes poumons

même à distance tu m'aisselles

Je te respire

Je te bouche
Je te palais je te dent je te griffe
Je te vulve je te paupières
Je te haleine
Je t'aine
Je te sang je te cou
Je te mollets je te certitude
Je te joues et te veines

Je te mains
Je te sueur
Je te langue
Je te nuque
Je te navigue
Je t'ombre je te corps et te fantôme
Je te rétine dans mon souffle
Tu t'iris

Je t'écris
Tu me penses

Entre le pouls de tes poumons et le pouls de ton pouce
Entre le lait de tes mollets et le pot de ta paume
Entre le moi de ta voix et la soie de tes doigts
Entre la haine de ton aine et les aines de tes veines
Entre les cuisses de tes caresses et l'odeur de ton coeur
Entre le génie de tes genoux et le nom du nombre
Du nombril de ton ombre
Je cherche *passage*

C'est une peur à même la peau. Car il s'agit bien du corps. C'est le corps en dernier lieu qu'on abandonne, rien d'autre. Le corps qui cri ou qui se tait. C'est le corps qui est le lieu unique de la mémoire et du saccage de la mémoire. Un corps non saisissable, non accaparable, objet du désir qui n'attache que de l'absence, des absents, un corps par où tout commence et finit, la plus insaisissable de toutes les réalités, le lieu de tous les recommencements. De toutes les violences, du pardon impossible. On n'entend jamais que cela, dans la plainte des corps en souffrance, de quel abandon ils sont faits, travaillés de l'intérieur par l'inconsolable.

Et tous les autres, les corps vendus, dépecés, ignorés, martyrisés, gonflés de médicaments et d'alcool. Ils meurent en silence de n'être pas touchés, pas adressés, de n'avoir rien qu'une épaisseur tiède qui les recouvre comme un sommeil léger. Des corps troués, opaques à la parole, des corps lourds d'étonnement triste qui ne veulent pas comprendre comment tout cela un jour s'est effondré.

Comment écrire le désir? Comment accrocher ce qui nous meut, chacun, intrinsèquement, au plus intime de nos vies, sans métaphore, approximation, balbutiement. Comment ne pas être à côté, en deçà, et ne cesser d'imaginer autour de ce réel introuvable, invérifiable, la vérité de notre corps? Car le désir, c'est d'abord le langage du corps. Une histoire de corps. Pas de corps sinon en mal de désir, c'est-à-dire empêché, entravé, mais aussi transporté, aimanté. Et c'est encore le corps qui, par le symptôme, désigne que ce qui le traverse n'est pas connu, ou si peu, de la raison qui croit le gouverner. Le langage du corps est un mi-dire. Car nous savons, sous toutes les latitudes, que le désir c'est une histoire des chaînes, de déchaînement et d'enchaînements. Avec les mots, entre les mots et sans les mots.

Avec les mots

Entre les mots

Et

Sans les mots

Au début, la biologie n'a pas voulu croire que la vie et la mort mêlées, c'est à chaque minute dans notre corps.

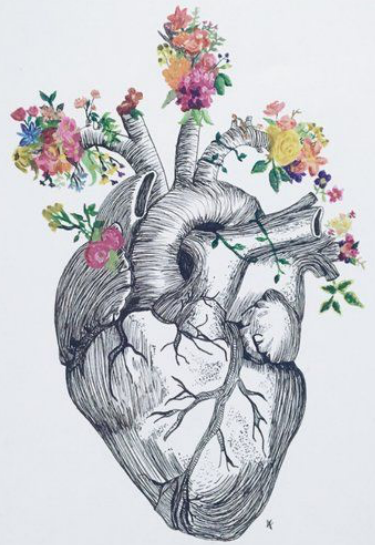
C'est maintenant un fait avéré: la vie n'est rendue possible que par une hécatombe.

Toute la durée de notre vie, des millions de cellules meurent - ont la volonté de mourir - à chaque seconde dans notre corps. Des millions de cellules dans la même seconde, dans le même corps, se renouvellent et se dédoublent.

En chacun de nous, chaque jour, plus de 100 milliards de cellules se dédoublent (vie) et se détruisent (suicide). En moyenne plusieurs millions à chaque seconde.

Quelle intensité ignorée de nous à l'intérieur de nous.

Vie, mort, chaque seconde.



La sauvagerie appelle le corps. C'est là que tout commence et tout s'achève, et c'est la ligature de ce corps à une parole qui le précipite dans un espace symbolique dont il va répondre. Répondre parce qu'il y a de l'autre, du ravissement dans l'autre.

Si l'on pense que cette « passion » essentielle du sujet n'est autre que la figure de son existence, de son mode particulier,

le corps devient le lieu par excellence où se fait le travail de la vérité pour tout sujet.

Personne ne sait ce que peut un corps... Le corps est le lieu du sujet comme passion.

Et ce point de réel, ce creux, ce blanc dans la parole inscrit à même le corps, reste néanmoins toujours au centre, invisible.

Il y a dans la peau une vérité nue, la peau est la première enveloppe du vivant, de la voix, d'un corps, d'un regard, la peau dedans-dehors, la peau du nouveau-né qui était dans la mère et qui s'en exile pour naître. Les scarifications, les allergies, les escarres, les blessures, les vomissures sont des atteintes qu'on fait rageusement, plus ou moins consciemment, à cette peau de l'enfant, cette peau foetale quelquefois, si souvent à peine née. Car il s'agit bien de cela: naître deux fois. C'est la joie qui est traumatique, et non la douleur. L'imprévisible, oui. D'autres disent: la grâce. On ne sait pas dire la joie qui vous garde justement quand la peur se défait, se déprend du corps.

Sens : ensemble de l'appareillage permettant le traitement spécifique des informations en provenance du monde extérieur ; cet appareillage est formé des quatre organes récepteurs spécialisés, auquel s'ajoute le toucher.

Il y a un voyage de la chair hors du corps humain par la voix, un exit, un exil, un exode et une consommation. Un corps qui s'en va passe par la voix: dans la dépense de la parole, quelque chose de plus vivant que nous se transmet.

Un corps qui s'en va passe par la voix: dans la dépense de la parole, quelque chose de plus vivant que nous se transmet.

Dans la dépense de la voix, quelque chose de plus vivant que nous se transmet.

Quelque chose de plus vivant que nous se transmet.

Vivant

Vivant

Se transmet

Se transmet

Passe

Passe

Passe

Passage

Passage

Passage

Transition

Transformation

Mystère

Il nous faut reconnaître la place centrale que la culture chinoise accorde aux transitions, aux germinations invisibles et à la vie sensible. En Occident, les changements sont captés selon le principe de l'évènement, qu'on s'empresse de catégoriser.

On est aveugle à l'imperceptible.

À ce qui se meut en deçà, en dessous, sous-jacent.

Dans une culture du résultat, le discontinu fait mirage.

Or à chaque instant, tout se modifie.

Mais comment cela est-il arrivé?

Perçoit-on encore le moment de l'évènement quand on s'attarde à chaque détail d'un processus en devenir? La douceur est exactement faite de cette étoffe car elle n'est pas saisissable catégoriellement, mais seulement existentiellement.

Comme sensation et comme *passage*, ou puissance de métamorphose.

Passage

Passage

Passe

Passe

Trans

Trans

Transition

Transilien

Transformation

« Les transformations silencieuses » constituent ce que la métaphysique européenne a le plus de mal à saisir, alors que la culture chinoise leur accorde, au contraire, son intelligence. En occident, on procède par concept et non par *intuition*, encore moins par analyse des sensations.

La neige qui fond en est un exemple: comment la définir? Au coeur de leur pensée se tient en effet la question de l'identité stable, et non de *ce qui se mue*.

Ce qui se mue

Qui se mue

Se mue

Se mue

Mue

Mue

Mue

Muet

Muet

Muet

Muette

Muette

Muette

Sourde-muette

Sourde-muette

Sourde-muette

Sûr de muette

Sûr de muette

Muette

Muette

Muette

Muette

Mouette

Mouette

Mouette

Mouette

Moite

Moite

Moite

Moite

Moi te

Moi te

Moi te

Moi te

Moi te sens

Pour les textes anciens chinois, la transformation est une attitude, un état du corps et de l'esprit, une harmonie sur le modèle « naturel » des choses qui mûrissent et s'épanouissent, en interaction avec ce qui les entoure.

Pas de scansion ni de coupure.

Pas de scansion ni de coupure

Mais un *passage*

Peu à peu la douceur va se départir de son lien avec la force, le courage et s'essayer à une participation à l'évanescence sans chair d'un monde promis à l'idéal. Coupée de la chair, la douceur se dévitalise alors pour entrer dans l'exaltation de la faiblesse.

Nous serons les faibles et les doux.

Poser la douceur comme redoutable force de résistance à la puissance.

Force ambivalente qui naît d'un monde malade de faiblesse mais force plus étrange encore que toute faiblesse. La douceur est parfois une décantation qui nécessite en son principe une énergie immense rassemblée, contenue et sublimée jusqu'à devenir immatérielle. En cela elle peut être une activation du sensible en intelligible.

Sans elle, y aurait-il de *passage* possible entre ces ordres?



Nous ne serons pas solides. Nous nous défilerons.
Nous ne serons pas purs. Nous nous fauflerons.
Nous ne serons ni braves, ni droits. Nous nous perlerons.
Nous ne serons pas des héros.
Nous ne serons pas conquérants.
Nous irons notre chemin. Étrangers à notre marche.
Du bois tordu qui fait l'humanité, nous ne chercherons pas à faire de l'acier.
Nous oublierons. Nous pardonnerons.
Nous serons à la fois ce qui explose et ce qui soigne les brûlures, les blessures, ce qui noie et ce qui ressuscite.
Nous serons les faibles, et les doux.
Nous serons pattes de velours, nous serons l'eau qui glisse entre les doigts et aussitôt s'évapore. Nous serons reflets dans l'eau et mirage.
Nous serons l'irréductible mélodie, et l'hymne nécessaire et l'évidente partition.
Nous n'aurons ni drapeau, ni territoire. Nous errerons. Poussés par certains vents.
Nous sommes le bruit du flux et du reflux, et le chant de l'écume et l'écho de la profondeur.

Nous serons le flux et le reflux des espoirs et des convictions, en commençant par le gonflement des poitrines et en allant jusqu'à la fragilité du dernier souffle.

Nous sommes les vaincus. Et nous sommes des milliers.

Nous cherchons...

un *passage*

Entrons

Entrons où

Entrons où nous avons envie et accordons-nous le soleil. Faisons nous de nouvelles promesses.

Allons notre chemin. Traversons. Reconquérons notre marche.

Continuons à avoir peur, être inquiet, ne jamais être sûr de rien. Inquiétons nous du respect et de la justice.

Se souvenir. Ne jamais oublier de tricher. Laisser l'imaginaire envahir.

Faire semblant.

Dire la vérité.

Abandonner les voies rapides et suivre les traces incertaines.

Apprendre à reconquérir ses pas.

Parfois aussi, de temps à autre, s'arrêter, ne plus rien faire. Prendre son temps.

Et écouter.

Et regarder.

Il faut que j'écoute, il faut que je regarde autour de moi, plus que jamais, le monde. Le monde seul. Les gens. Les gens. Les personnes. Les individus. Les êtres humains. Les corps. Les vies. Les personnes. La personne. Le corps. Nous. Toi. Tu.

Puisque nous ne pouvons nous arracher à l'objectivité qui nous écrase ni à la subjectivité qui nous exile

puisque'il ne nous est pas permis ni de nous élever jusqu'à l'Être, ni de tomber dans le néant, il faut que nous écoutions, il faut que nous regardions autour de nous plus que jamais le monde. Le monde seul.

puisque'il ne t'est pas permis ni de t'élever jusqu'à l'Être, ni de tomber dans le néant, il faut que tu écoutes, il faut que tu regardes autour de toi plus que jamais le monde. Le monde seul.

puisque'il ne m'est pas permis ni de m'élever jusqu'à l'Être, ni de tomber dans le néant, il faut que j'écoutes, il faut que tu regardes autour de toi plus que jamais le monde. Le monde seul.

J'ai passé des années sans regarder personne

droit dans les yeux

Puis je me suis remise à regarder les gens de face.

J'ai écouté avec plus d'attention

j'ai donné de moi-même, c'est-à-dire que

je me suis livré plus

souvent tête basse

qu'en regardant fermement
droit dans les yeux.

Peut-être qu'un objet est ce qui permet de relier,
de passer d'un sujet à l'autre,
donc de vivre en société,
d'être ensemble.

Mais alors puisque la relation sociale est toujours ambiguë
puisque la pensée divise autant qu'elle unie
puisque ma parole rapproche par ce qu'elle exprime, et isole par ce qu'elle tait
puisque un immense fossé sépare la certitude subjective que j'ai de moi-même, et
la vérité objective que je suis pour les autres
puisque je n'arrête pas de me trouver coupable, alors que je me sens innocent
puisque chaque événement transforme ma vie quotidienne
puisque j'échoue sans cesse à communiquer, je veux dire à comprendre, à aimer, à
me faire aimer, et que chaque échec me fait éprouver ma solitude
puisque
puisque
puisque je ne peux pas m'arracher à l'objectivité qui m'écrase ni à la subjectivité qui
m'exile
puisque'il ne m'est pas permis ni de m'élever jusqu'à l'Être, ni de tomber dans le néant,
il faut que j'écoute, il faut que je regarde autour de moi plus que jamais le monde.
Plus que jamais le monde.
Regarder plus que jamais le monde pour faire objet.
Donner des forces aux inconnus, me pencher sur les détails, me foutre du drame du
destin, dédaigner le malheur, apaiser le conflit de mon rire. Me mettre dans mes couleurs,
être dans mon droit, rester digne et que le bruit des feuilles devienne doux.
Honneur et dignité.

Est-ce que la science peut tout ?
parfois le sensible répond

On ne le voit pas mais mon corps est un trou noir
rempli de larmes souterraines
les corps sont des
bombes de larmes
les larmes sont des chiens qui nous mordent en silence

Dans la forêt, il y a des chemins qui, le plus souvent encombrés de broussailles, s'arrêtent
soudain dans le non-frayé.
On les appelle *Holzwege*.
Chacun suit son propre chemin, mais dans la même forêt.
Souvent, il semble que l'un ressemble à l'autre. Mais ce n'est qu'une apparence.
Être sur un *Holzwege*, un chemin qui ne mène nulle part.

À un moment le chemin s'arrête et il n'y a plus que
la symbolique
on peut consacrer sa vie à la raison
aux causes et aux effets
et un jour s'agenouiller dans une église, *passer par* la voie lactée pour voir si
quelque chose répond
À chacun ses talismans pour ne pas disparaître, et tout perdre.

« Avance dans la vie et tu verras ce qu'elle a à t'offrir. »
Mettre de la confiance dans le destin.

Traverser le désert. Un monde à la fois céleste et souterrain. La frontière fragile d'un
espace-temps où tout peut basculer dans l'ombre ou dans la lumière. Une nature
ambiguë entre les forces de l'ombre et de la lumière.

Ainsi se crée un *mouvement* entre des états d'existence opposés.

À mi-chemin entre inexistence et infini.

Et puis, aussi, on aimerait rendre perceptible une sorte de volatilisation de ce qui semble
fixe.

De quoi rêver sans fin, imperceptiblement.

Les fées ont été inventées pour répondre au saccage. Sur les champs de mines, il faut une
consolation immédiate, prière, souvenir, appel, sans quoi on meurt, non pas tout de suite
(puisqu'on a survécu) mais après, d'un simple refroidissement ou d'une blessure
minuscule et sans savoir pourquoi.

C'est là qu'interviennent les fées.

Elles ont le pouvoir de nous ensorceler, de verser sur nos bras nus cette poudre d'or qui
nous fera vous envoler dans le pays des songes où les enfants sont rois. La fée clochette
existe.

Les fées sont substantielles. Elle nous offre la douceur là où le chemin se brise et que le
terrain, trop accidenté, ne permet plus d'avancer.

On peut voir, si on observe quelqu'un attentivement, qu'il garde, dans un recoin de sa
peur, la possibilité
d'une fée.

Mais si par hasard les choses redeviennent nettes, ce ne peut être qu'avec l'apparition de
la conscience. Ensuite tout s'enchaîne.

Me mettre dans mes couleurs, être dans mon droit,
rester digne
et que le bruit des feuilles devienne doux.

Passe

Traverse

Peut-être qu'un objet est ce qui permet de relier,
de *passer* d'un sujet à l'autre,
donc de vivre en société,
d'être ensemble.

Mais alors puisque la relation sociale est toujours ambiguë
puisque ma parole rapproche par ce qu'elle exprime, et isole par ce qu'elle tait
puisque un immense fossé sépare la certitude subjective que j'ai de moi-même, et la vérité
objective que je suis pour les autres

puisque chaque événement transforme ma vie quotidienne
puisque j'échoue sans cesse à communiquer, je veux dire à comprendre, à aimer, à me
faire aimer, et que chaque échec me fait éprouver ma solitude

puisque

puisque

puisque je ne peux pas m'arracher à l'objectivité qui m'écrase ni à la subjectivité qui
m'exile

puisque il ne m'est pas permis ni de m'élever jusqu'à l'Être, ni de tomber dans le néant,
il faut que j'écoute, il faut que je regarde autour de moi plus que jamais le monde.

Plus que jamais le monde.

Regarder plus que jamais le monde pour faire objet.

Pour faire objet.

Faire objet.

Faire art.

Faire jeu.

L'art pour passer d'un sujet à l'autre, être ensemble. Se relier. Se rallier. Se questionner. Se
réparer ensemble.

L'art pour se sentir vivant.

Il faut être ensemble pour qu'individuellement chacun puisse prendre son chemin.

Les lieux de l'invention de ce qui n'existe pas encore, les lieux de l'interrogation d'hier, les
lieux du questionnement. Ils sont notre belle propriété, nos maisons, à tous et à chacun.

Nous devons conserver au centre de notre monde le lieu de nos incertitudes, le lieu de
notre fragilité, de nos difficultés à dire et à entendre. Nous devons rester hésitants et
résister ainsi, dans l'hésitation. Nous devons rester vigilants devant le monde, et rester
vigilants devant le monde, c'est être encore vigilants devant nous-mêmes.

Accepter de se regarder soi pour regarder le monde, ne pas s'éloigner, se poser là au
beau milieu de l'espace et du temps, oser chercher dans son esprit, dans son corps,
les traces.

Les lieux de l'art, les lieux culturels, peuvent nous éloigner de la peur.

Nous ne devons pas être amnésiques, mais ne pas être amnésiques, ce n'est pas chaque
jour, entre vingt heures et vingt heures trente, l'heure de notre prière et de nos pardons
collectifs. Ne pas être amnésiques ce n'est pas juste regarder le passé s'éloigner
doucement de nous, c'est regarder en face le jour d'aujourd'hui, ce jour-ci et regarder
encore demain, ne rien voir, bien évidemment,

mais marcher tout de même,

garder le regard clair, la démarche lente et sourire encore, paisiblement,

d'être mal assuré.e.s.

L'art, et le jeu, l'actorat, pour continuer à avancer sur le chemin.
La passion est l'unique chose à laquelle je dois ma vie.
Je la lui dois,
je la lui offre,
délicatement,
sereinement.

L'art semble vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine.

C'est toujours dans le plus empêché que ça pousse... c'est pas de la composition de personnage, c'est de la décomposition de la personne, de la décomposition de la personne qui se fait sur la planche... on est actrice parce qu'on ne s'habitue pas à vivre dans le corps imposé.

Et si on se retrouve un jour dans le théâtre c'est parce qu'il y a quelque chose qu'on a pas supporté.

Peut-être qu'il est plus facile de vivre, d'être en vie quand on joue.

Dans chaque actrice il y a, qui veut parler, quelque chose comme du corps nouveau. Une autre économie du corps qui s'avance, qui pousse l'ancienne.

Je ne parle presque jamais.
Sauf au théâtre.
Là, la parole est possible. La vraie parole.

Je crois qu'il y a des choses qui permettent *passage* dans la vie d'actrice.
Ça permet de continuer d'avancer sur le chemin le théâtre car ça se sert de choses cachées.

Et ça les sublime.

Ça transforme le négatif en positif.

Et c'est un lieu où contrairement à la société et au monde dans lesquels nous vivons, la faiblesse, la vulnérabilité a sa place.

Je crois que je suis quelqu'un qui quelque part, fonctionne avec les choses cachées.

Je vis avec le mode du secret. Je suis discrète, silencieuse.

Petite présence.

Je crois que la fiction permet de se donner entièrement, réellement, peut être même plus que dans la vie. D'ouvrir la vanne.

Je crois que quelque part, je révèle beaucoup plus de moi au théâtre que dans ma vie.

J'ai l'impression que le jeu c'est quelque chose de si mystérieux. Dans le sens où c'est extrêmement complexe tout en connectant à des choses primitives très simples. C'est impossible à expliquer et c'est peut-être tout ce qui en fait sa beauté.

Quand on joue, il y a des choses qui nous dépassent, qui nous submergent et qui apparaissent sans qu'on ai de réel contrôle dessus.

Quelque chose de l'ordre du vrai qui nous percute et qui émerge mais qui n'est jamais dévoilé, même pas de nous-même. Et qui est au service de quelque chose. Qui est là pour nourrir quelque chose. Ça n'est pas fabriqué, ça n'est pas utilisé, simplement ça apparaît. On ne sait d'où.

Et ça existe.

Peut-être que cela apparaît d'un endroit de notre corps plus interne que nous-même.

Et cette émergence qui est là pour nourrir quelque chose nous fait nous détacher de soi.

Je crois que le jeu permet passage car il nous permet l'évasion. Évasion de soi. De notre vie, de notre corps.

Quand on joue, c'est toujours comme les premières fois. La première fois qu'on dit quelque chose, la première fois qu'on fait quelque chose. C'est vibrant de cette puissance, de cette innocence.

C'est toujours le mystère et l'inconnu, on ne sait jamais ce qu'il va se passer. Il y a toujours de la surprise. On est pris.e.s et surpris.e.s par ce que notre corps produit, par ce qui apparaît en nous, par des émotions, par ce qui naît entre nous et notre partenaire...

Et cette chose qui opère en nous, et malgré nous, cette surprise, cette émergence, ce flux qui nous traverse, c'est d'une telle puissance, qu'on se sent simplement être en vie.

Je pense qu'il n'y a rien de plus beau que de vivre ça dans son corps.

Je pense qu'être actrice est un des plus beaux métiers au monde.

Peut-être que la vie c'est trop empêché.

Au théâtre, au cinéma, ce sont de nouvelles vies, mais qui sont quelque part nourries, vivantes, de ce qu'on a vécu dans nos vies. À partir du moment où une personne interprète ces vies, elle ne peut pas complètement échapper à elle-même. Et c'est peut-être ce passage de la vérité à la fiction, de la vraie vie vécue à la nouvelle créée sur scène, qui aide et permet de continuer d'avancer sur le chemin. Parce que quelque chose de cette vie, de notre vie, quelle qu'elle soit, empêchée qu'elle soit de notre histoire, disparaît mais reste quelque part imprégnée en nous, POUR SE TRANSFORMER EN ÉTANT AU SERVICE de ce qui se passe sur scène ou sur un plateau de cinéma. Au service d'un texte, d'une fiction, d'un personnage, de la relation entre les personnages avec nos partenaires de jeu...

Je pense que ce chemin répare.

Je pense qu'il n'y a rien de plus beau que de vivre ça dans son corps.

L'actrice est un.e passeur.euse d'émotions, de mots, masseur.euse de textes, prêteur.euse de corps.

Prêteur.euse de corps.

Donner vie.

Je pense qu'il n'y a rien de plus beau que de pouvoir donner vie à un personnage de fiction, donner vie à une vision, un propos, une pensée, une vie.

Parce que ça parle DES vies, du pluriel des vies.

Donner vie

Donner vie

Donner

Donner

Don

Je pense qu'il y a quelque chose dans le jeu qui est similaire à l'acte de donner, au don.

On offre.

On offre à l'autre. Au personnage, au partenaire, au public...

Je le répète, je pense que c'est un des plus beaux métiers au monde.

« Moteur » - « Tourne » - « Action ».

Noir. Lumière.

Trouver sa place en régie, surveiller les loges, attendre sans un mot dans la pénombre côté jardin, écouter une fois de plus le texte dans les retours et s'ignorer religieusement lorsqu'on se croise dans l'obscurité, se faire des clins d'oeil, avoir peur et aimer ça.

Faire circuler nos regards de l'un à l'autre doucement, et puis de l'autre à l'une, inventer un code et un langage entre sourires et clignements, dans le silence, à retenir nos émotions pour les empêcher de jaillir, au lieu de la liesse escomptée, au lieu d'exploser maintenant et d'allumer toutes les lumières.

Nous avons tant joué par amour de la vérité. Par amour de la réalité.

Jouer, juste, rien d'autre, pour ne pas faire semblant de vivre nos vies.

Passe

Traverse

Fraye-toi

Essaie

Avance

Cramponne toi

Accroche toi

Va

Avance

Faufille toi

Fais ta place

Traverse

Traverse

Traverse

Traverse

Passe

Passe

Passe

Passe

Passe

Et laisse ta trace.

Passe par les villages, laisse ta trace, je te suis.

Passage

Évolution

Révolution

Inspire

Expire

Et juste, à la fin, le silence, un long temps à ne plus bouger, les uns et les autres,
face à face, à s'attendre, chaque côté de la scène,
se désirer une fois encore
et se regarder disparaître en se saluant.

PASSAGE

Vibration intérieure

Approche

Partage

Silence

Temps

Rythme

Danse

Pas

Vague

Marche

Avancée

Reculer

Stagner

S'arrêter

S'immobiliser

Passage

Quête

Flux et reflux

Ce qui se mue

ÉVOLUTION

RÉVOLUTION

Ce mémoire a été écrit grâce aux mots de Virginie Despentes, Mariette Navarro, Martin Heidegger, Peter Handke, Nathalie Sarraute, Jacques Lacan, Kae Tempest, Claude Régy, Ghérasim Luca, Anne Dufourmantelle, Pascal Rambert, Claudine Galéa, Samuel Benchetrit, Valère Novarina, Jean Genet, Jean-Luc Lagarce, Marguerite Duras, Rodrigo García, Ivan Viripaiev, Claire de Ribaupierre, Jean-Christophe Bailly, Baruch Spinoza, Pacôme Thiellement, Frédéric Fonteyne, mêlés aux miens.

Je remercie toutes ces personnes pour l'aide et le soutien que leurs mots m'ont apporté.

Et les peintures de Silvère Jarrosson, Anita Salemink, Vincent Van Gogh, les photos de Mathieu Rivrin, Stefania Becheanu.

Je remercie aussi toutes les autres personnes qui ne sont pas couchées sur ce papier mais qui m'ont accompagnée tout le temps de cette réflexion. Également celles que j'ai trouvées sur mon chemin trop tardivement quant au rendu du mémoire.

Je remercie Claire de Ribaupierre, Delphine Rosay Gómez Mata, mes parents, Anne Dufourmantelle pour ses écrits qui me touchent profondément et qui m'accompagnent beaucoup, et tous les gens qui ont eu un impact de près ou de loin sur la réflexion et la collection qui ont porté ce mémoire.

Merci



Bibliographie



Livres, pièces, textes, paroles, mots:
= *Le regard*:

Devant la parole, Valère Novarina
Conversations silencieuses: l'art, la beauté et le chagrin, Olivier Schefer
La main gauche de David Lynch: Twin Peaks et la fin de la télévision, Pacôme Thiellement
Les Aveux, Saint Augustin
Vernon Subutex, Virginie Despentes
Nous les vagues, Mariette Navarro
Les nouveaux anciens, Kae Tempest
Le propre du langage, Jean-Christophe Bailly
After sun, Rodrigo García
Par les villages, Peter Handke
Paradis, Pascal Rambert
Au bord, Claudine Galéa
Héros-Limite, Ghérasim Luca
Vous êtes tous des fils de pute, Rodrigo García
Insoutenables longues étreintes, Ivan Viripaev
Actrice, Pascal Rambert
Éloge du risque, Anne Dufourmantelle
La sauvagerie maternelle, Anne Dufourmantelle
Au-delà des larmes, Claude Régy
Puissance de la douceur, Anne Dufourmantelle
Du luxe et de l'impuissance, Jean-Luc Lagarce
Chemins qui ne mènent nulle part, Martin Heidegger
Le coeur en dehors, Samuel Benchetrit
En cas d'amour, Anne Dufourmantelle

Livres, pièces, textes, paroles, mots, qui ont nourri ce travail:

Exercices de style, Raymond Queneau
Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée, Pablo Neruda
Lettres à un jeune danseur, Maurice Béjart
Compagnie, Samuel Beckett
Premier amour, Samuel Beckett
Toute la vie, Pascal Rambert
Clotûre de l'amour, Pascal Rambert
Les Grandes Plaidoiries des ténors du barreau, Matthieu Aron
L'ordre des mots, Claude Régy
La Quatrième Personne du singulier, Valère Novarina

Le pays des animots, Jean-Christophe Bailly
Quelle émotion! Quelle émotion?, Georges Didi-Huberman
Les mots, la mort, les sorts, Jeanne Favret-Saada
Textes des chansons de Kae Tempest
Des pieds et des mains: petite conférence sur l'homme et son désir de grandir, Bernard Stiegler
Pour une éthique du Care, Fabienne Brugère
Ce à quoi nous tenons, Émilie Hache
La disparition, Georges Perec
Les Revenentes, Georges Perec
La Bonne Âme du Se-Tchouan, Bertolt Brecht
Intelligence du rêve, Anne Dufourmantelle
Antigone, Sophocle
Juste la fin du monde, Jean-Luc Lagarce
L'âme et la vie, Carl Gustav Jung
Textes (1962/1993), Gerhard Richter
Éparses, Georges Didi-Huberman
La disparition des lucioles, Pier Paolo Pasolini
Survivance des lucioles, Georges Didi-Huberman
Notes sur le cinématographe, Robert Bresson

Sites internet:

= *Le regard*

Les mots du silence, Audrey Bonnet

<https://ornorme.fr/articles/audrey-bonnet-les-mots-du-silence/>

L'encyclopédie de la parole, Joris Lacoste

<https://encyclopedielaparole.org/fr>

L'Oulipo, Ouvroir de littérature potentielle

<https://www.oulipo.net/fr/oulipiens/o>

Podcast internet:

= *L'oreille*

L'intériorité, Marguerite Duras

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/linteriorite>

Films/ séries/ documentaires:

= *Le regard, l'écoute*

Films:

Into the Abyss, Werner Herzog

Dirty god, Sacha Polak

Sauver ou périr, Frédéric Tellier

La prière, Cédric Kahn

The Tale ou Le passé recomposé, Jennifer Fox

Réparer les vivants, Katell Quillévéré

Save the last dance, Thomas Carter

Tous les matins du monde, Alain Corneau

Portrait de la jeune fille en feu, Céline Sciamma

Amour, Michael Haneke

Toni Erdmann, Maren Ade

Certain Women, Kelly Reichardt

Virgin suicide, Sofia Coppola

Des épaules solides, Ursula Meier

Home, Ursula Meier

Cemetery of Splendour, Apichatpong Weerasethakul

Amanda, Mikhaël Hers

Whiplash, Damien Chazelle

Billy Elliot, Stephen Daldry

Call me by your name, Luca Guadagnino

My Lady, Richard Eyre

Tous les matins du monde, Alain Corneau

La fille au bracelet, Stéphane Demoustier

Volontaire, Hélène Fillières

Alabama Monroe, Felix Von Groeningen

2 ou 3 choses que je sais d'elle, Jean-Luc Godard

Les délices de Tokyo, Naomi Kawase

Séries:

Euphoria, Sam Levinson

Vernon Subutex, Cathy Verney

The Twelve, Bert Van Dael et Sanne Nuyens

Quicksand, Camilla Ahlgren

Mental, Marine Maugrain-Legagneur et Victor Lockwood

Documentaires:

Danser sa peine, Valérie Müller
10e chambre - Instants d'audience, Raymond Depardon

Musiques:
= *L'écoute*:

Ibrahim Maalouf
Bon Iver
Agnès Obel
Philip Glass
Steve Reich
John Cage
Kae Tempest
Nils Frahm
Ane Brun
Anywhere at the end of time, The Caretaker
End Times, Outer Wilds
Bruno Coulais
Sparring Partner, Paolo Conte
Le Sud, Nino Ferrer
Georges Moustaki
Sufjan Stevens
Trevor Jones
Philippe Jaroussky
Marie-Claude Chappuis
Il est libre Max, Hervé Cristiani
Lillies Of The Valley, Jun Miyake
Muddy Monk
T.Rex
Aphex Twin
Lavinia Meijer
René Aubry
Captain of None, Colleen
Lhasa de Sela
Jordi Savall
Ólafur Arnalds
Labrinth
Rafael Anton Irisarri
Bicep
Sébastien Tellier
Supertramp
Weval
Le chant des baleines
etc....

Peintres, photographes:

= *Le regard*:

Edward Hopper (peintre du silence et de la solitude)

Anita Salemink

Richard Thompson

« Le cri » de Munch

Gherard Richter

Anselm Kiefer

Wolfgang Laib

Vincent Van Gogh

Silvère Jarroson

« Le baiser » de Klimt

Mathieu Rivrin

Stefania Becheanu